

**Masud Khan miroir de Winnicott**

*Luiz Eduardo Prado de Oliveira*

Quel genre de miroir Masud Khan et Donald Winnicott auraient pu être l'un pour l'autre ? Des miroirs déformants avant de partir en mille éclats.

Les dix dernières années de la vie de Masud Khan ont été un véritable calvaire et sa fin a été catastrophique au-delà de ce que nous puissions imaginer. Masud Khan a été analysé par Winnicott, un peu, beaucoup, passionnément, nous ne le savons pas. Donc, si Masud Khan a si mal terminé, c'est la faute de Winnicott. C'est un raisonnement expéditif que je ne soutiens pas, mais qui possède une certaine logique, qui se tient même beaucoup dans les pays de langue anglaise, qui se tient en France dès qu'on expose les faits. Pourtant, la psychanalyse ne se réduit pas à une discipline d'exposition des faits, même si cela peut aider.

Je tourne et je retourne entre mes mains l'histoire de la psychanalyse et, dernièrement, l'histoire de ce qui s'est passé entre Winnicott et Masud Khan. C'est un véritable kaléidoscope. Toute cure analytique en est un. Chaque fois que je reçois un

patient, je commence à fabriquer son kaléidoscope personnel. Je prends du carton, je le découpe, je mets des cailloux de couleur dedans et je regarde. Voilà ma technique psychanalytique à moi. Je fais pareil pour comprendre Winnicott et Masud Khan. Quelle conjonction des astres – entendez-moi quand je dis « des astres » -quelle conjonction les a réunis ?

J'ai commencé ma recherche en essayant de comprendre ce texte ahurissant qui est « La haine dans le contre-transfert ». Très vite je me suis dit que la fin de Masud Khan a été une véritable explosion de haine, avec son alcoolisme et son tabagisme envahissants, avec son cancer du larynx et des poumons, avec sa pratique analytique qui partait en lambeaux à travers le harcèlement sexuel de ses patientes, et, pour terminer, son expulsion de la Société britannique de psychanalyse. Cette haine a été celle qui aurait existé entre Masud Khan lui-même et ses trois analystes, Ella Sharpe, John Rickman et, enfin, Winnicott. Pour ses deux premiers analystes, il n'est pas difficile d'imaginer la part de haine que peut rester pour le patient quand son analyse se termine par le décès de l'analyste. Ce fut le cas d'Ella Sharpe et de John Rickman. Pour Winnicott, les choses sont plus compliquées : d'une part, parce qu'il venait à la suite de ces deux analystes morts ; d'autre part, parce que Winnicott a

témoigné de la place de la haine dans le contre-transfert, nous permettant d'en prendre conscience. Mais suffit-il d'en être conscient pour arrêter les effets de la haine dans le contre-transfert ou dans n'importe quelle autre relation ? Et aussi - d'où vient un tel délire, d'affirmer que nous pouvons haïr nos patients ? Qu'est-ce que c'est que la haine, au juste ? Je pense que Winnicott s'est trouvé confronté à cette question et que tout au long de son œuvre nous trouvons différentes approches de la haine.

Je tourne et je retourne mon kaléidoscope. De quels éléments je dispose pour fonder mon intuition au sujet du travail de la haine dans l'analyse de Masud Khan par Winnicott ? Par exemple, nous savons que Masud Khan a souvent tenu en public des propos injurieux au sujet de Winnicott et devant lui, alors même qu'il était censé être ou avoir été en analyse avec lui, en même temps qu'ils gardaient une relation de collaboration intellectuelle. Nous savons que, lors des séminaires à la Société britannique de psychanalyse, Masud Khan pouvait s'adresser à Winnicott de manière agressive et injurieuse, que Winnicott ne réagissait pas, et ce à un point tel que les jeunes analystes qui assistaient à ces séminaires et à ces provocations s'en sont offusqués. Comment osait-il, Masud Khan ? Et pourquoi ne

réagissait-il pas Winnicott ? Et non seulement il ne réagissait pas, mais il continuait à protéger Masud Khan dans ses déboires avec leur Société de psychanalyse. Cela pourtant, n'empêchait pas Masud Khan de traiter Winnicott de nain et de pointer du doigt son « masochisme chrétien ». Est-ce que ce comportement ouvertement agressif, méprisant, injurieux, asocial, grossier, envers quelqu'un que, par ailleurs, est admiré et aimé, quelqu'un qui nous protège et que nous fréquentons, suffit à caractériser la haine ? Tout cela témoigne d'une grande ambivalence. Mais pourquoi Winnicott l'acceptait ?

Nous disposons de quelques pistes pour essayer de répondre à ces questions.

Faisons tourner notre kaléidoscope : au moins autour d'un point très important la vie de Winnicott et de Masud Khan, leurs configurations familiales et leur histoire se sont ressemblées : tous les deux ont eu des pères socialement très importants, mais absents de leur vie familiale. Masud Khan est né de l'union d'un homme de soixante-seize ans avec une jeune femme de dix-sept ans. La relation entre cet homme et cette femme a été pour le moins extrêmement problématique et, sous peu, la mère de Masud se retira dans sa famille à elle, en emportant ses enfants. Masud a été élevé loin de son père, de

qui, pourtant, il ne cessa de se dire le préféré. Du moins, il en fut mandaté pour accomplir une grande destinée, puisqu'il a été le premier à être envoyé en Grande-Bretagne, alors qu'il était le plus jeune. Il me semble que la relation entre Winnicott et son père ne fût pas moins problématique. Winnicott a beau affirmer que son père était là pour « tuer et être tué », signifiant ainsi l'élaboration d'une confrontation œdipienne, le fait est que Winnicott n'a jamais osé se débarrasser d'un premier mariage parfaitement malheureux du vivant de son père, n'osant pas lui communiquer un divorce. Ce mariage aura duré une vingtaine d'années et Winnicott aura évité d'autant d'affronter son père. Par ailleurs, lorsqu'on dépeint la mère de Winnicott comme dépressive – ce que fait Winnicott et ce que font les historiens de sa vie, de manière trop rapide à mon avis -, mon kaléidoscope se tourne vers la proposition de Francis Tustin : « Montrez-moi une mère dépressive et je vous montre un père absent. » Si la mère de Winnicott a été dépressive, elle l'aurait été de l'absence de son mari, père de Winnicott.

Winnicott et Masud Khan ont eu ceci en commun : tous deux avaient des relations très compliquées avec leurs pères, qui étaient absents, craints et idéalisés, et qui ont pesé sur leurs vies de manière telle qu'ils n'ont pas pu devenir pères à leur tour. Au

moins pour Winnicott, nous savons que cette situation le rendait malheureux et qu'il s'est exprimé à ce sujet. Masud Khan rêvait de descendance grandiose et a pris des mesures pour qu'une fondation soit créée après sa mort qui porterait son nom. Bien entendu, elle n'a jamais vu le jour.

Dans cette configuration singulière qui réunissait leurs relations transférentielle et contre-transférentielle, est-il absurde d'imaginer que Winnicott et Masud Khan aient pu en quelque sorte s'adopter mutuellement ? Et agir, dès lors, l'ambivalence fondatrice de leurs relations avec leurs pères ?

Revenons maintenant à la question de « La haine dans le contre-transfert ». Ce texte fondateur et révolutionnaire présente un cas clinique souvent discuté, celui du garçon que Winnicott et sa femme adoptent en quelque sorte à la clinique où elle travaille et qu'ils amènent vivre chez eux. À l'époque, cette pratique était plus disséminée que nous ne l'imaginons aujourd'hui. Otto Fenichel, par exemple, un des premiers analystes à s'occuper de patients psychotiques, s'organisait avec son épouse de manière à former une famille d'accueil. Et, tout compte fait, si Freud analyse sa fille à leur domicile, Melanie Klein ses trois enfants chez eux, Anna Freud les quatre enfants de celle avec qui elle partage sa vie, leur mère, Dorothy Burlingham, étant en analyse

avec son père, Sigmund Freud, tout cela dans un même immeuble à la Bergasse, alors que la vie des psychanalystes britanniques se situe encore à l'ombre forte de cette promiscuité, pourquoi Winnicott ne prétendrait pas traiter analytiquement un enfant qu'il adopte ?

En conséquence, je reviens encore à cet exemple clinique sans nullement critiquer Winnicott ni au sujet du dispositif qu'il met en place ni au sujet de son affirmation selon laquelle « il fallait interpréter à la minute, de jour et de nuit, et souvent la seule solution dans une crise était de faire l'interprétation correcte comme si le garçon était en analyse. » En revanche, je porte ma question sur une autre position de Winnicott. Voici ce qu'il en dit dans ce passage souvent commenté et cité :

« L'ai-je frappé ? Non. Je ne l'ai jamais frappé. Mais j'aurais été forcé de le faire si je n'avais tout su de ma haine et si je ne la lui avais pas fait connaître aussi. Pendant les crises, je le prenais en utilisant la force physique, sans colère ou blâme, et je le mettais dehors devant la porte d'entrée, quel que fût le temps ou l'heure, de jour et de nuit. Il y avait une sonnette spéciale qu'il pouvait actionner et il savait que s'il sonnait, il serait admis à nouveau et qu'on ne dirait pas un mot du passé. ... Ce qui est important, c'est que chaque fois, au moment où je le mettais à la porte, je lui disais quelque chose ; je disais que ce qui était arrivé avait suscité en moi de la haine à son égard. C'était facile parce que c'était tellement vrai. ... Je crois que ces paroles étaient

importantes du point de vue de ses progrès, mais elles étaient surtout importantes parce que cela me permettait de tolérer la situation sans éclater, sans me mettre en colère et sans le tuer à tout moment<sup>1</sup>. »

Winnicott prétend avoir tout su de sa haine. C'est sans doute trop. Cette affirmation comporte un certain fantasme de toute-puissance. Je vous invite à ne pas vous formaliser de ce fantasme. Il était commun à l'époque à la Société britannique de psychanalyse, il est commun à toutes les institutions psychanalytiques et il est extrêmement commun à chaque fois que la théorie psychanalytique devient croyance plutôt que questionnement.

Nous devons seulement remarquer, me semble-t-il, que le fantasme de tout savoir sur sa haine fait que Winnicott ne puisse plus dès lors s'interroger à ce sujet. Ainsi, il ne peut pas voir comment il ne suffit pas de verbaliser la haine pour en désamorcer les effets. Et il devient insensible au fait que, d'admettre que l'enfant revienne, sans plus jamais dire un mot de ce qui s'était passé entre eux, est justement vecteur de haine. Nous nous trouvons ainsi devant une injonction paradoxale : verbaliser la haine, en étant censé la désamorcer, dans la mesure où cette verbalisation se prétend dépourvue d'affects, porte

---

<sup>1</sup> D. W. Winnicott (1947-1949), *La haine dans le contre-transfert*, Paris, Payot, 2014, traduction de J. Kalmanovitch, pp. 54-56.



vraiment de la haine, mais une haine tout autre que celle que Winnicott pouvait imaginer. Insidieuse cette fois-ci, elle aussi également toute-puissante, d'une toute-puissance proportionnelle au fantasme de tout savoir sur la haine.

Je pense que c'est cela même qui réapparaît dans la relation entre Winnicott et Masud Khan. Je pense que cette toute-puissance donne forme, de part en part, au parcours analytique de Masud Khan et, plus qu'à ce parcours, à son être, rejoignant ainsi les configurations omnipotentes et transgressives qui ont précédé sa naissance et ombragé son enfance, donnant forme aux relations entre son père et sa mère. La vie de Masud Khan aurait été un fleuve de toute-puissance venu à la rencontre des fantasmes de toute-puissance propres à la Société britannique de psychanalyse et à Winnicott, manifestée en permanence dans sa capacité de survivre à tant de crises cardiaques, car Winnicott en faisait très souvent.

Mais est-ce tout, pour Masud Khan comme pour Winnicott ? Non. Je ne crois pas. Nous avons déjà mentionné l'emboîtement entre les fantasmes de toute-puissance disséminés dans une institution, ces mêmes fantasmes inscrits dans une vie et leur présence dans le contre-transfert et dans le transfert, au moyen des agressions permanentes que Masud

Khan faisait Winnicott subir.

Deux autres tours de notre kaléidoscope et deux autres exemples de la pratique clinique de Winnicott éclairent ce problème de la toute-puissance de la haine qui se manifeste de manière paradoxale. Le premier est aussi largement connu et discuté. Nous voyons clairement s'y dessiner exactement les mêmes traits que ceux présents dans la pratique de Winnicott auprès de cet enfant de neuf ans. Voici un témoignage, cette fois-ci de Margaret Little :

« Pendant l'une de mes premières séances avec D. W., je me sentis complètement désespérée, persuadée que je n'arriverais jamais à lui faire comprendre quoi que ce soit. J'arpentais la pièce en essayant de trouver un moyen. J'envisageais de me jeter par la fenêtre mais je sentais qu'il m'en empêcherait. Puis je pensai à jeter tous ses livres dehors mais finalement je m'attaquai à un grand vase de lilas blancs que je brisai et piétinai. Il sortit de la pièce à la vitesse de l'éclair mais revint juste avant la fin de la séance. Il me trouva en train de tout nettoyer et dit : "J'aurai pu m'attendre à ce que vous le fassiez (nettoyer ? ou briser ?), mais plus tard." Le jour suivant, le vase et les lilas étaient remplacés par leur réplique exacte et, quelques jours après, il m'expliqua que j'avais détruit quelque chose à quoi il tenait beaucoup. Ni l'un ni l'autre n'y avons plus jamais

fait allusion, ce qui me semble bizarre maintenant, mais je pense que si ça s'était passé plus tard, il aurait probablement réagit différemment<sup>2</sup>. »

Ce récit peut nous sembler en effet bizarre autant que l'épisode lui-même, qui a été diversement discuté. Certains ont pu considérer que Winnicott a interprété un passage à l'acte au moyen d'un autre passage à l'acte et que, en tant que tel, le remplacement du vase venait contenir les pulsions destructrices de Margaret Little, lui montrant qu'elle pouvait les exprimer sans détruire l'objet, accordant ainsi une valeur symbolique à la destruction<sup>3</sup>. C'est une interprétation possible. D'autres considèrent que Winnicott, en quittant son bureau, a disparu autant que le vase, se laissant détruire, et que le remplacement du vase, en insistant sur l'objet et non pas sur le processus subjectif lui-même, n'a pas permis la symbolisation de quelque chose, demeuré non symbolisé, pour l'analyste et pour sa patiente. L'insistance sur le vase, même si elle a pu être rassurante pour la patiente, aurait permis non pas tellement que le vase réapparaisse, mais que Winnicott lui-même revienne à

---

<sup>2</sup> M. Little (1985), « Lorsque Winnicott travaille dans les zones où dominent les angoisses psychotiques – un compte-rendu personnel », *Transfert et états-limites*, Paris, PUF, 2002, traduction C. Seilter et C. Thompson, p. 122.

<sup>3</sup> L. B. Hopkins (1998), « D. W. Winnicott's Analysis of Masud Khan: A Preliminary Study of Failures of Object Usage », *Contemporary Psychoanalysis*, 34: 5-47, ici p. 15.

son bureau, qu'il réapparaisse, lui<sup>4</sup> ! C'est une interprétation également possible. En l'état, ce récit troublant de Margaret Little, me semble constituer un nouveau paradigme, et un paradoxe, dans l'histoire de la pensée psychanalytique, que je vous propose d'appeler « le paradigme ou le paradoxe du vase et des fleurs de Winnicott ». Car d'autres approches de cet épisode sont possibles.

Nous voyons y réapparaître, par exemple, le fantasme de toute-puissance, derrière lequel se faufilent, insidieuses, les figures de la haine dans le contre-transfert : un vase et des fleurs détruits réapparaissent comme si ils ne l'avaient jamais été, intacts, et font que ne traverse jamais l'esprit de la patiente ce qui serait la chose la plus banale dans de telles circonstances, à savoir, s'en excuser et procéder à une réparation. Même la remarque finale de Winnicott, d'expliquer à la patiente qu'elle avait détruit quelque chose à laquelle il tenait beaucoup, me semble problématique. Si cette remarque la culpabilise, elle ne mentionne rien dans le sens de la réparation. Je pense qu'une telle négation des conséquences d'un geste haineux revient à lui opposer une figure terrifiante de la haine, qui est celle où elle

---

<sup>4</sup> L. Jacobson, (1997), "The Soul of Psychoanalysis in the Modern World: Reflections on the Work of Christopher Bollas", *Psychoanalytic Dialogues*, 7: 81-115, p. 95.

apparaît cachée sous un masque de bonté. Je suis très loin de penser que nous devrions accabler un patient qui nous agresse ou détruit quelque chose dans nos cadres de travail, mais la réaction de chacun dans de telles circonstances dépend d'un nombre si grand de variables qu'il me semble impossible de légiférer en la matière. Mes réactions personnelles, quant à moi, devant de telles situations ont varié entre le simple geste d'insatisfaction et l'invitation pressante faite au patient pour qu'il débarrasse le plancher et s'adresse plutôt à un autre collègue.

Cette position de Winnicott à l'égard de sa patiente Margaret Little pourrait néanmoins ne pas être une réaction spécifique à un geste destructeur, mais à une trop grande excitation. Nous disposons d'un autre récit qui va plutôt dans ce sens. Voici ce que raconte Marion Milner : « Souvent, au cours des années, quand nous avions un peu de temps et que nous nous arrangions pour nous rencontrer et discuter de quelque problème théorique, il ouvrait la porte, et le voilà qui se répandait partout, sifflotant, oubliant quelque chose, montant les escaliers, faisant un bruit général, de telle sorte que je devenais impatiente pour qu'il se calme. Peu à peu, j'ai commencé à comprendre cela comme une étape précédente préliminaire à ces intuitions

enthousiastes qui s'ensuivaient toujours<sup>5</sup>. »

Quoi qu'il en soit, je vous propose un dernier tour de kaléidoscope et un dernier exemple, tiré maintenant de la cure analytique de Harry Guntrip, si bien évoqué par notre collègue Hélène Oppenheim. Je reviens seulement à son titre « Mon expérience de l'analyse avec Fairbairn et Winnicott : *How Complete a Result Does Psycho-Analytic Therapy Achieve?* » (Quel degré de complétude achève une thérapie analytique ? Plutôt que « Dans quelle mesure une thérapie psychanalytique peut-elle être dite achevée ? »)<sup>6</sup>. J'apporte cette précision parce que la position de Guntrip est claire : une cure analytique ne s'achève jamais.

Tous les psychanalystes qui ont étudié et discuté les journaux autoanalytiques de Guntrip, et il y en a eu beaucoup, d'analystes et de journaux, affirment l'impossibilité pour Guntrip d'imaginer que l'agressivité jouait le moindre rôle dans son existence, le seul fait l'ayant attiré vers Winnicott étant son

---

<sup>5</sup> M. Milner (1972), « Winnicott and the two-way journey », in (1987) *The Suppressed Madness of Sane Men: Forty-four Years of Exploring Psychoanalysis*, Londres et New York, Tavistock Publications, pp. 245-247.

<sup>6</sup> « Dans quelle mesure une thérapie psychanalytique peut-elle être dite achevée ? », dit la traduction française parue dans la Nouvelle revue de psychanalyse, n° 15, 1977. « *How Complete a Result Does Psycho-Analytic Therapy Achieve?* » Le traducteur s'est égaré dans la compréhension de cet *achieve*, qui n'est pas un « achève ». D'une manière générale, les lectures qu'en font J.-B. Pontalis, D. Anzieu et G. Rosolato reflètent plutôt l'application de leurs propres thèses au texte de Guntrip que sa lecture attentive.

fantasme selon lequel une telle analyse lui permettrait de vivre une expérience régressive suffisamment importante pour qu'il acquière une connaissance très approfondie de son auto-analyse. Landis, par exemple, mentionne une conversation avec Guntrip où celui-ci expliqua son abandon de l'analyse avec Fairbairn par son fantasme selon lequel son analyste pourrait se pencher sur son divan et le battre. Quand Landis essaya de souligner qu'il s'agissait là d'un fantasme purement projectif, Guntrip ne l'entend simplement pas. En revanche, il se sentait immensément compris par Winnicott qui lui disait – « Vous aussi vous avez un bon sein. Vous avez toujours pu donner plus que vous n'avez reçu. Je suis bon pour vous, mais vous êtes bon pour moi. Vous analyser est presque la chose la plus rassurante qu'il m'arrive<sup>7</sup>. »

Encore une fois, c'est très surprenant. Winnicott rassure, mais n'analyse pas. Probablement, là aussi, devant l'énormité de la difficulté du cas, Winnicott se désiste. La compréhension qu'a Winnicott de la haine dans le contre-transfert ne semble pas lui permettre pourtant d'envisager l'extension de la haine de transfert. Et cette sienne difficulté, par contrecoup, rend problématique toute compréhension de la haine de contre-

---

<sup>7</sup> B. Landis (1981). "Discussions with Harry Guntrip", *Contemporary Psychoanalysis*, 17: 112-117.

transfert.

Mais c'est Guntrip qui avance les premières thèses que nous permettent de comprendre la pratique de Winnicott autrement que d'une manière idéalisée. Guntrip soulève une question pionnière, à une époque encore où la psychanalyse vivait les légendes d'une « analyse complète » ou des « reprises d'analyse ». Guntrip dénonce ces légendes et souligne un point important et souvent négligé, à savoir les effets après-coup de l'analyse. Pour lui, la technique psychanalytique dépend beaucoup plus de la personnalité de l'analyste que ne l'a voulu Freud et que ne l'a prétendu la doxa psychanalytique ; toute analyse est essentiellement incomplète ; toute analyse porte des effets après-coup par définition hors de la portée des possibilités analytiques du psychanalyste.

Masud Khan a été un patient présentant d'énormes difficultés, accrues par le décès de ses deux premiers analystes. Nous savons qu'il était constamment effrayé par la possibilité du décès de Winnicott. Lorsqu'il arrivait que celui-ci roupille au cours de leurs séances il se levait pour aller vérifier s'il était toujours vivant. Masud Khan connaissait aussi les crises cardiaques à répétition de Winnicott. Dans ces circonstances, comment aurait-il pu s'abandonner intégralement à son transfert



et à sa libre association ?

Nous ne connaissons pas les détails de cette cure, aucun des deux hommes n'ayant laissé un témoignage à ce sujet. Suffit-il de dire que les historiens de la psychanalyse ne parviennent même pas à s'accorder sur sa durée. Tantôt, de manière exagérée et idéalisée, on prétend qu'elle aurait duré quelques quinze ou vingt-cinq ans, tantôt, de manière réaliste, me semble-t-il, qu'elle n'aurait duré que trois ans tout au plus. Notre amie Laura Dethiville me signale à l'instant que des nouveaux documents apportés par Lesley Caldwell montrent que l'analyse de Masud Khan avec Winnicott n'aura duré en tout et pour tout que deux ans et demi, sans compter les séances manquées ou « prêtées ». L'essentiel pourtant, du point de vue de ce que je développe ici, est plutôt la discordance elle-même de cet écart, qui me semble témoigner des troubles qui affligeaient Masud Khan<sup>8</sup>.

Masud Khan avait une déformation importante à l'une de ses oreilles, qu'il cachait en la recouvrant de ses cheveux. Winnicott posa comme condition à cette analyse que Masud

---

<sup>8</sup> Pour la première estimation, voir L. B. Hopkins (2004), "How Masud Khan Fell into Psychoanalysis", *American Imago*, 61: 483-494 ; L. B. Hopkins (2006), *False Self. The Life of Masud Khan*, Londres, Karnac, 2008. Pour la deuxième, voir R. Willoughby (2005), *Masud Khan. The Myth and the Reality*, Free Association Books.

Khan subisse une chirurgie esthétique. Aussitôt commencée, leur analyse s'est problématisée. Khan, qui divorçait d'un premier et très rapide mariage, demanda à Winnicott de recevoir en analyse son ex-femme, vu son état dépressif et suicidaire. Comme Winnicott n'avait pas d'heures disponibles, ils se sont accordés pour que Khan « prête » ses heures à la femme dont il divorçait. Nous ne savons pas sur combien de séances par semaine portait ce « prêt ». Nous pouvons imaginer que Winnicott accepta cet arrangement à la demande insistante de Masud Khan, mais, ce fut une décision malheureuse. Winnicott aurait pu fermement orienter l'ex-épouse de Khan à l'un de ses collègues. Encore une fois, cette permissivité semble liée à un fantasme de toute-puissance, qui rencontrait celui de Khan, son patient maintenant « à temps partiel ». La situation était si compliquée et Winnicott se sentait si dépassé qu'il se confia à ce sujet à Marion Milner, sa patiente à la même époque que Khan. En outre, d'autres témoins ont affirmé avoir entendu Khan se vanter de rater ses séances, car il ne se réveillait pas. Ce n'étaient certainement pas de bonnes conditions pour une analyse.

Quoi qu'il en soit, très vite patient et analyste se sont construits d'autres enjeux que ceux de l'analyse. Retournons

notre kaléidoscope. Dès 1953, ils signent un premier article ensemble, un compte rendu d'un livre de Fairbairn. Plus tard, Masud Khan n'hésite pas à affirmer avoir « édité » tous les articles et tous les livres de Winnicott entre 1950 et 1970<sup>9</sup>. Même en considérant sa tendance à l'exagération et aux idées de grandeur, nous savons qu'il se rendait régulièrement chez Winnicott les dimanches en fin de journée pour des séances de travail éditorial et que Winnicott pouvait aussi se rendre chez lui avec le même objectif. Par ailleurs, Winnicott se targue de ne pas avoir à effectuer des recherches dans la littérature psychanalytique lorsqu'il écrivait, car son « honorable bibliothécaire », c'est-à-dire Masud Khan, les effectuait pour lui. Quel espace, quel temps, quelle tranquillité restaient-ils pour une analyse dans ces circonstances ?

Un autre enjeu s'est très vite présenté entre Winnicott et Masud Khan : l'ascension de ce dernier dans l'appareil de la Société britannique de psychanalyse. Masud Khan a été élu membre titulaire de cette société en 1954, après avoir été rejeté une première fois auparavant. Il est devenu analyste didacticien en 1959, après avoir été rejeté trois fois, deux en 1955 et une en 1957. À chaque fois, sa promotion a été due au ferme soutien de

---

<sup>9</sup> M. Khan (1987), « Preface », *Winnicott and paradox*, A. Clancier et J. Kalmanovitch (dir.), Londres, Tavistock.

Winnicott et d'Anna Freud. S'il y a eu une pathologie de la relation de Winnicott avec Masud Khan, si leur analyse a été déformée, cela a été une pathologie et une déformation de la Société britannique de psychanalyse toute entière. C'est cela la conclusion de la commission interne d'enquête disciplinaire de cette Société après le décès de Masud Khan. Pourtant cette pathologie ne lui a pas été propre, mais elle a été et est commune, encore une fois, aux institutions psychanalytiques en général. À ce titre, ce qui s'est passé entre Masud Khan et Winnicott relève des incidences de la vie institutionnelle des psychanalystes sur leurs pratiques psychanalytiques singulières, ce que j'ai étudié dans mon livre *Les pires ennemis de la psychanalyse*. Le dysfonctionnement permanent et généralisé des institutions et sociétés de psychanalyse, les difficultés des psychanalystes dans leur vie communautaire ne doit plus être tenu comme un problème sociologique, mais doit être vu pour ce qu'il est, c'est-à-dire un symptôme de la psychanalyse elle-même et de son échec à correspondre aux ambitions qu'elle suscite.

N'oublions pas non plus que tout cela se déroule à l'âge d'or de la psychanalyse britannique, dans le *swinging London* des années 1950 et 1960, qui se terminent au début des années

1970, au son des Beatles, des Rolling Stones et de Woodstock. Et que tout cela, dans les enjeux transférentiels et contre-transférentiels existant entre Winnicott et Masud Khan, impliquait ainsi une constellation œdipienne, formée essentiellement par Winnicott et Masud Khan, mais à laquelle viendra s'ajouter peu à peu, avec une force croissante, Clare Winnicott, héritière, pour aller vite et simplifier, de la mère de chacun de ces deux hommes. Elle héritera de ce qu'elle n'a pas semé, pourraient dire, en fin de compte, les héritiers de Masud Khan, s'il en avait eu. Mais ce qu'ils auraient pu dire, Masud Khan l'a sans doute éprouvé, fantasmé et pensé. Ainsi, très loin de se résumer à la version impressionniste du contre-transfert transmise par ses défenseurs comme par ses critiques, le contre-transfert est en effet une construction extrêmement complexe, impliquant des enjeux sociopolitiques, économiques et culturels pour chacun. C'est une histoire d'amour enfin, comme le voulait Freud pour le transfert. Dans cette mesure, c'est une histoire de guerre atomique totale, comme on le craignait à l'époque où se déroule cette histoire. Masud Khan n'en a pas été un rescapé.

La question de savoir ce qui a mal tourné dans l'analyse de Masud Khan a reçu plusieurs réponses. Faisons tourner notre kaléidoscope. Pour ma part, j'ai évoqué le rôle de la haine

propre aux relations spéculaires qui ont été celles de ces deux hommes. Par exemple, on a prétendu qu'ils avaient échoué dans ce qu'ils avaient théorisé le plus, à savoir leur capacité d'usage de l'objet. Joyce McDougall a souligné que Masud Khan critiquait sévèrement Winnicott du fait qu'il n'avait ni analysé ni affronté, ni interdit sa consommation d'alcool, et que Winnicott avait échoué à maintenir un cadre capable de le contenir en admettant leur collaboration théorique, que pourtant il avait tant sollicité lui-même. Masud Khan, pour sa part, a aussi critiqué la tendance de Winnicott de remplacer les libres associations de ses patients par la reconstruction de faits de leurs enfances qu'il prétendait réels, peut-être en se livrant corps et âme à la croyance dans sa métaphore généralisée de la mère ou du rôle maternel.

Il suffit d'ajouter à tout cela l'immense déception de Masud Khan de ne pas être désigné comme héritier éditorial de Winnicott alors qu'il avait si arduement travaillé sa vie durant à l'établissement de ses textes, les réécrivant et les annotant de références bibliographiques, pour que sa débâcle se précipite. Se termina ainsi la fulgurante ascension sociale d'un enfant né dans des troubles circonstances au Pendjab, dans la Pakistan, au moment même de la création douloureuse de ce pays, et décédé

à Londres, quasiment dans l'ignominie et dans la maladie.  
Ascension et chute de Masud Khan.

Mais veut-on jeter la pierre sur Winnicott et Masud Khan ? Tournons encore notre kaléidoscope. N'oublions pas que leur pratique a été exactement la même pratique qu'eût Freud auprès des Strachey, James et Alix, ou de Joan Riviere, avec qui il discutait de leurs traductions de ses travaux au cours de leurs séances.

Tout cela, me semble-t-il, ne doit pas nous empêcher de voir le côté lumineux de leur analyse. Pendant vingt ans, les solutions que Winnicott et Masud Khan trouvèrent à leurs difficultés ont produit un grand nombre de pages les plus belles de la littérature psychanalytique. Les thèses de Winnicott et de Masud Khan inspirent encore nos pratiques à tous. Tant que Winnicott a été vivant, sa seule présence et le seul espoir qu'il suscitait chez Masud Khan lui a permis de se tenir ensemble, avant que n'éclate en mille morceaux le miroir qu'il s'était construit en voyant son analyste. Si cette histoire montre les limites de l'analyse, et son caractère forcément incomplet dû aux limites et difficultés de chacun, elle montre aussi comment se déploient des créativité hors pair. Cette créativité n'a pas existé malgré cette analyse, mais grâce à elle. Dans la mesure où

nous idéalisons moins nos devanciers et nos analystes, notre propre créativité peut éclore.

Par exemple, tout ce que nous avons appelé de « technique classique » ou de « technique freudienne » a obéi à nos fantasmes liés à nos formations réactionnelles contre la promiscuité régnante entre Freud et sa fille, entre Melanie Klein et ses enfants, entre Winnicott et Masud Khan. À ce titre, la technique psychanalytique mérite et doit être revisitée de fond en comble, autrement dit, elle doit être radicalement inventée encore et encore, au fur et à mesure des besoins de nos patients.